

UNE INTERVIEW DE M. BERGSON AVANT SON DÉPART POUR L'AMÉRIQUE

EXCELSIOR

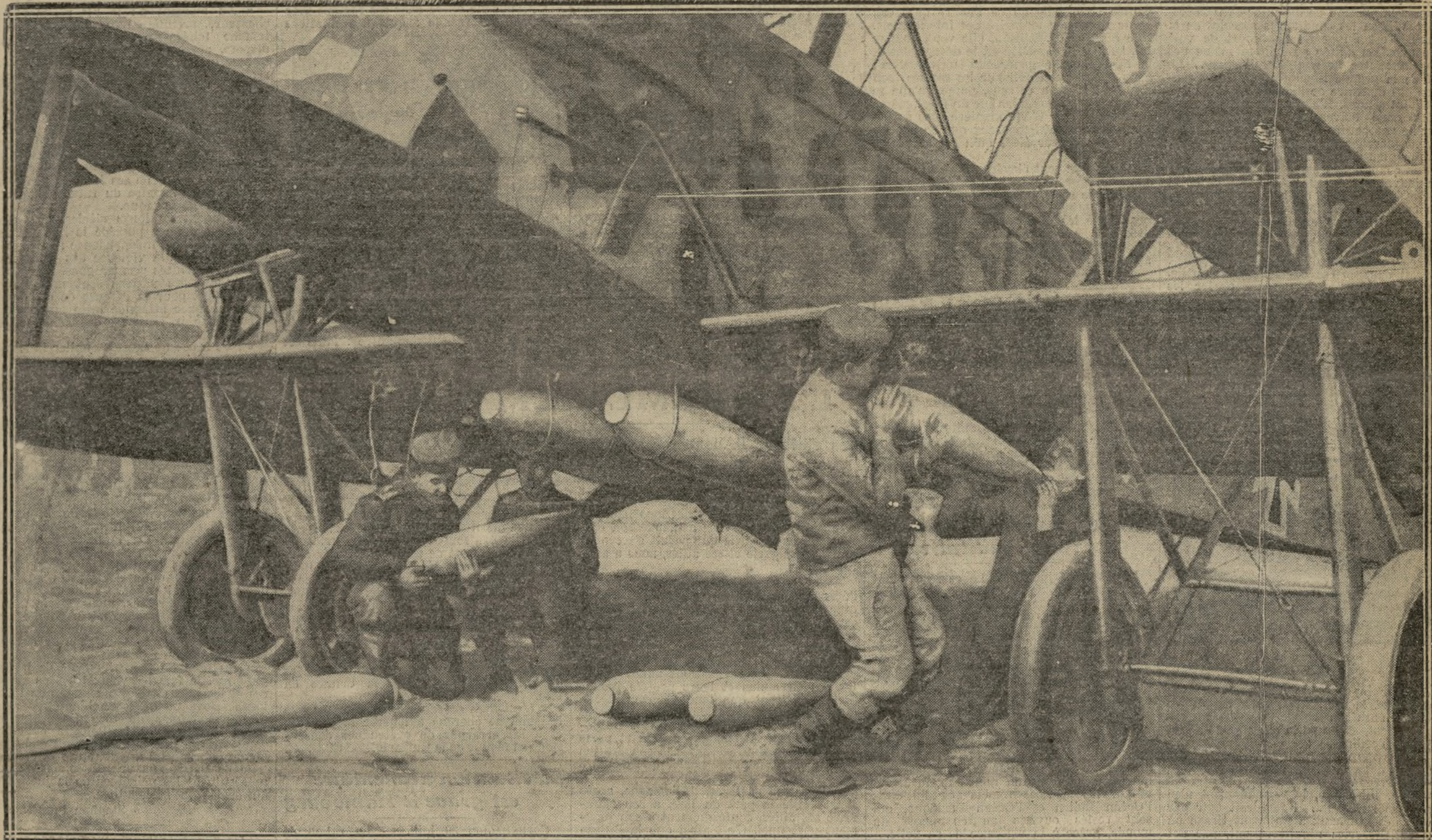
9^e Année. — N° 2.782. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

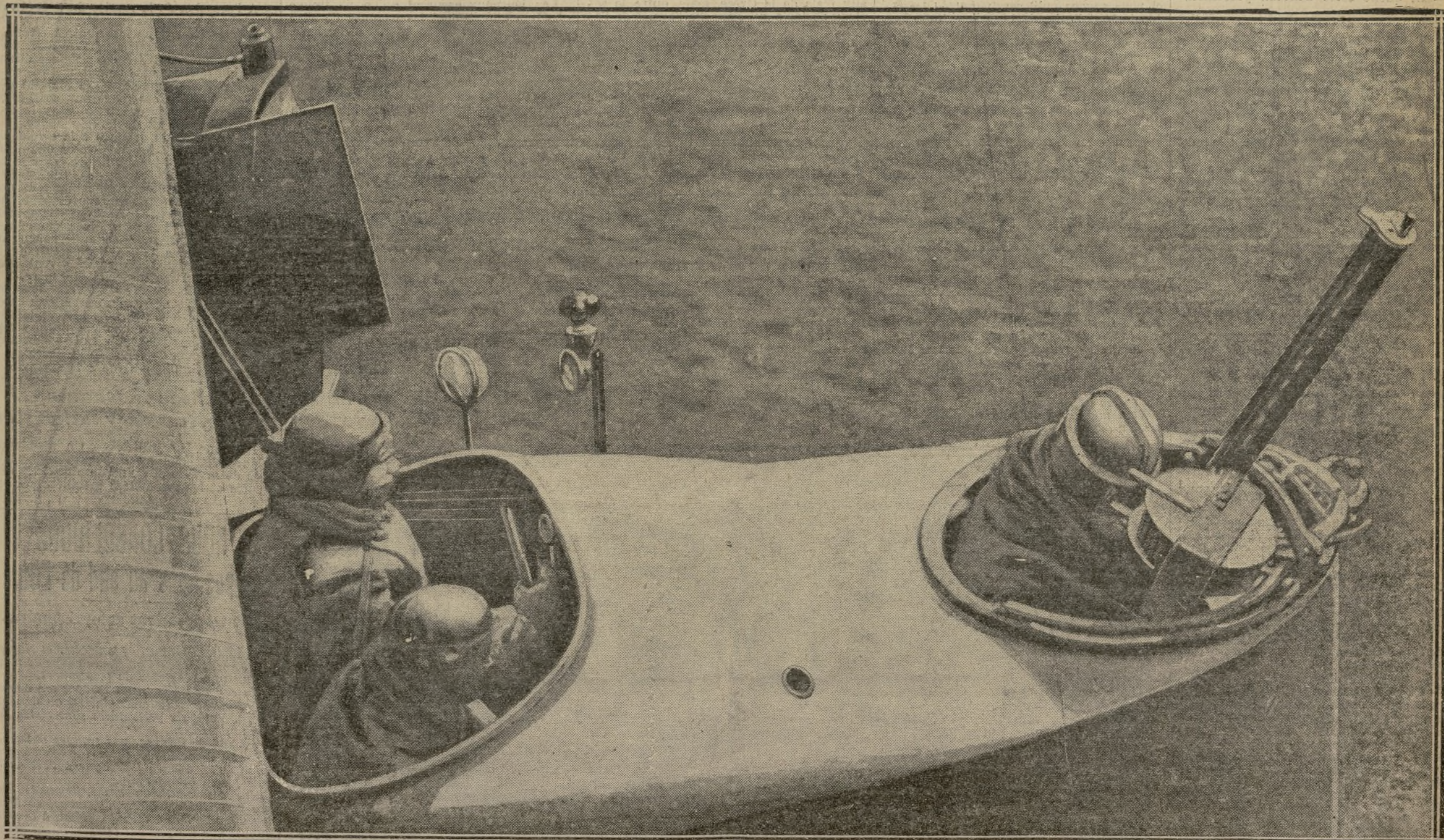
Mardi
2
JUILLET
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20. — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^{is} des Italiens. - Tél. : Gut. 12-45
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LES GOTHAS QUI VIENNENT SUR PARIS ET LEURS BOMBES



LES SOLDATS D'UN CENTRE D'AVIATION ALLEMAND CHARGEANT UN GOTHA DES BOMBES DESTINÉES À PARIS



L'AVANT D'UN GOTHA PHOTOGRAPHIÉ EN PLEIN VOL. — A GAUCHE, LE PILOTE ET L'OBSERVATEUR; A DROITE, LE MITRAILLEUR

Nous avons déjà donné des dessins et des schémas des avions de bombardement ennemis qui viennent — ou qui tentent de venir — sur Paris. Voici — documents allemands — des photographies précises des appareils mêmes, des pilotes, des observateurs et des mitrail-

leurs qui les montent; ainsi que des engins de destruction dont ils sont armés et qu'ils laissent tomber tantôt sur Paris, tantôt sur la banlieue ou la grande banlieue. L'appareil représenté ici est un des modèles de la plus grande taille parmi ceux qu'ils emploient.

UNE CONVERSATION AVEC M. BERGSON AVANT SON DÉPART POUR L'AMÉRIQUE

L'éminent philosophe discutera, à Washington, des conditions morales de la guerre avec le président Wilson.

M. Henry Bergson, dont le départ de France avait été tenu secret, vient d'arriver à Washington. Ainsi, pour la seconde fois, est confiée à l'éminent philosophe français la mission de discuter avec le président Wilson les conditions morales de la guerre. C'est un grand réconfort de voir cette question agitée au milieu même des plus pressantes nécessités militaires. Le chef de la grande République alliée ne se laisse pas distraire de l'idéal pour lequel il s'est joint à nous. L'action, et la pensée qui l'éclaire, ne doivent pas être séparées. Pour ne pas perdre leur sens profond, elles doivent marcher ensemble, toutes deux au premier plan de nos inquiétudes.

Nous connaissons assez M. Bergson pour être convaincus du succès de sa mission et pour affirmer que ce qu'il pourra dire sera bien ce que M. Wilson veut entendre dire à la France. Mais l'entretien de ces deux hommes ne sera-t-il qu'une suite de déclarations platoniques, sans problèmes à résoudre, sans plan d'action à concevoir ? Il serait dans ce cas parfaitement inutile. C'est donc l'heure de nous rappeler les conceptions de guerre de M. Bergson.

A la suite d'un article paru récemment dans la *Grande Revue*, où je le priais d'entreprendre en France une campagne susceptible d'éclairer les masses françaises et

sur... Si on ne réussit pas, si on n'est pas compris, alors, en voulant faire un grand bien, on fait beaucoup de mal...

Par ces paroles, M. Bergson exprimait la pensée essentielle qui, à l'heure qu'il est, hante la grande majorité des intellectuels. Elle est avec M. Wilson, elle veut, comme lui, la Société des Nations, le désarmement, la liberté et la générosité universelles ; mais elle craint d'agir sur les masses trop profondément en ce sens, parce qu'elle se dit que porter les mains sur un idéal, même pour le dégager d'une manière plus saisissante, c'est aussi dangereux que de vouloir régler un moteur alors qu'il est en pleine marche.

Ces raisons sont élevées ; mais sont-elles sans réplique ? La crainte qui oppresse et, en quelque sorte, paralyse les intellectuels, est-elle illusoire ? Voilà peut-être un des problèmes les plus angoissants de l'heure présente. Et il n'est pas téméraire de supposer que l'homme d'Etat et le philosophe auront à le résoudre ensemble.

Albert ADES.

Baisse à la Bourse de Berlin

GENÈVE, 1^{er} juillet. — Le service allemand de propagande reconnaît, dans sa revue de la Bourse, qu'une baisse s'est produite sur les marchés financiers d'Allemagne. Elle atteint 2 0/0 sur certaines valeurs minières, et davantage sur les valeurs d'armement. Comme causes, le service allemand signale les faits suivants : approche de l'échéance semestrielle, bruits d'après lesquels la taxe sur les opérations de Bourse serait alors augmentée, fondation de nombreuses sociétés dont les émissions absorbent les capitaux disponibles.

Le Japon prêt à employer ses forces militaires

LONDRES, 1^{er} juillet. — Le correspondant du *Times* à Tokio a interviewé le prince Arthur de Connaught sur les impressions qu'il a rapportées de sa visite au Japon.

Le prince lui a déclaré que toutes les classes de la population comprennent la valeur de l'alliance anglo-japonaise. Cette alliance apparaît à tous comme la garantie de la paix en Extrême-Orient ; tout doit donc être fait pour renforcer les bonnes relations entre les deux pays alliés.

— J'ai saisi toutes les occasions, dit le prince, pour exprimer combien le travail accompli par la flotte japonaise dans la Méditerranée est apprécié en Europe. On a donné trop peu de détails, dans les journaux, sur cette action maritime du Japon et sur les services rendus par lui dans l'Océan Indien et l'Océan Pacifique, qui sont restés ouverts au commerce du monde, grâce à la vigilance de sa flotte.

Quant à nous, ajoute le prince de Connaught, nous sommes pleinement conscients de la loyauté qui a inspiré la conduite du Japon pendant toute cette guerre, et nous savons qu'il serait prêt, si les circonstances l'exigeaient, à employer ses forces militaires, comme il l'a fait en ce moment ses forces morales.

Parlant devant une importante assemblée, composée de notabilités britanniques et indiennes, à l'ambassade britannique à Tokio, le prince Arthur de Connaught a, d'autre part, rendu hommage au loyalisme de l'Inde.

NOUVEAU SUCCÈS ITALIEN SUR LE PLATEAU D'ASIAGO

Nos alliés se sont emparés du col del Rosso et du col d'Echelle, ont refoulé de violentes contre-attaques et ont fait plus de 2.000 prisonniers.

(OFFICIEL ITALIEN.) — Hier matin, sur le plateau d'Asiago, les valeureuses troupes du 13^e corps d'armée italien ont repris l'offensive. Le col del Rosso, position formidable, a été conquis d'un coup. Le col d'Echelle a été le théâtre d'une lutte sévère pendant toute la journée. A la fin, la valeur des nôtres a eu raison de la résistance opiniâtre de l'adversaire, et cette position si disputée est restée entre nos mains.

Vers midi et dans l'après-midi, l'adversaire a déclenché deux fortes attaques con-

UN NAVIRE-HOPITAL ANGLAIS torpillé à son retour du Canada coulé en 10 minutes : 234 disparus

164 hommes d'équipage étaient à bord. Il y avait en outre 80 médecins et 14 infirmières.

LONDRES, 1^{er} juillet. (Communiqué de l'Amirauté.) — A 24 h. 30 (heure du navire) c'est-à-dire à environ 22 h. 30 (heure d'été en Angleterre), le 27 juin, alors qu'il était à 116 milles au sud-ouest de Fastnet, le navire-hôpital britannique *Llandovery Castle*, capitaine E. A. Sylvester, qui portait tous les feux et marques réglementaires, a été torpillé par un sous-marin ennemi et a coulé en dix minutes environ.

Il rentrait en Angleterre, de retour du Canada, et n'avait, par conséquent, ni malades ni blessés à bord. Mais son équipage se composait de 164 officiers et matelots et il transportait 80 médecins de l'armée canadienne et 14 infirmières.

Sur ce total de 258 personnes, seulement 24 survivants, montés dans un bateau, ont jusqu'ici atteint le port. On continue les recherches, et il est possible que d'autres puissent encore être trouvés.

Il convient de remarquer que dans le cas présent, comme d'ailleurs dans tous les autres de même nature, le sous-marin allemand avait parfaitement le droit de faire stopper et de visiter le navire-hôpital, en vertu de la convention de La Haye. Toutefois il a préféré torpiller le *Llandovery Castle* dont tous les feux indiquaient bien cependant que c'était un navire-hôpital.

L'ÉGOISME GERMANIQUE

Les alliés de l'Allemagne commencent à s'apercevoir qu'ils pourraient bien être leurrés, en particulier la Bulgarie.

Un éminent diplomate allié, tout particulièrement averti des questions balkaniques, à qui nous avons demandé son opinion sur la discordance qui paraît s'accroître entre la Bulgarie et ses alliés, nous a ainsi répondu :

— Le mécontentement de la Bulgarie à l'égard des Empires centraux et de la Turquie était inévitable. Nous en trouvons les causes dans la lassitude d'un peuple qui se bat, sans arrêt, depuis plusieurs années, et surtout dans le mauvais exemple que donne la politique de conquête de l'Allemagne. Les réalisations annexionnistes des Germains et leurs projets immédiats ne visent que leur propre intérêt, avec un oubli complet de ceux qui se sont battus à leurs côtés. Certes, et les Bulgares le savent, l'Allemagne a créé et porte la « grande armure », mais la coopération des Bulgares, pour ne parler que d'eux, a été indispensable à Berlin.

— Dans ses partages, l'Allemagne, après s'être taillé la part du lion, a cru satisfaire ses alliés, conformément à son jugement personnel. C'est ainsi que la Bulgarie a été évincée au profit de l'Autriche-Hongrie dans la question du démembrement roumain. Fort peu généreusement traitée, la Bulgarie voulut se reconstituer aux frais de la Grèce, mais, outre le sérieux obstacle qui s'appelle l'armée de Salonique, il convient de noter que Guillaume II ne se soucie guère de laisser dépouiller, fût-ce même platoniquement, son beau-frère Tino, qu'il espère remplacer sur le trône.

— Alors, le tsar Ferdinand, qui avait cru agir diplomatiquement en aidant et en appuyant la Turquie dans plusieurs de ses

APRÈS LE TRAITÉ DE BREST-LITOVSK LES ALLEMANDS SONT A TIFLIS

Ils considèrent le Caucase comme leur nouveau chemin vers l'Inde et la Chine.

Les Allemands poursuivent avec méthode l'exploitation du traité de Brest-Litovsk : contournant la mer Noire, ils sont arrivés par infiltration dans le Caucase. On annonce leur arrivée à Tiflis, où était, il n'y a pas dix-huit mois, le quartier général du grand-duc Nicolas Nicolaïevitch. C'est la liquidation de la Russie. L'Allemagne opère dans ces régions avec très peu de monde : quelques missions



composées d'officiers et de sous-officiers groupent les prisonniers austro-allemands qu'ils retrouvent, et constituent avec leur aide les points d'appui de la politique allemande dans ces régions — où la population est primitive et malléable.

C'est ainsi que les Allemands sont arrivés à mettre le Caucase sous leur influence. Ils ne cachent pas que c'est pour eux le chemin du Turkestan et de la Perse, le pont qui conduit vers l'Inde et la Chine. La route de Bagdad leur étant coupée, ils en cherchent une autre : Tiflis est une étape.

La situation alimentaire est grave à Hambourg

COPENHAGUE, 30 juin. — La ration de pommes de terre est, depuis le 29 juin, abaissée à Hambourg à deux livres par tête, sans qu'on puisse même garantir que l'approvisionnement on promettra la répartition. Les journaux assurent qu'on ne trouve que très difficilement les pommes de terre nouvelles taxées à 23 pennings la livre. Comme compensation on accorde 250 grammes de gruau par semaine, et on élève la ration hebdomadaire de viande de 200 à 250 grammes, mais une partie du bétail de boucherie est en si mauvais état que la viande n'en peut servir qu'à la fabrication du saucisson.

— Alors, le tsar Ferdinand, qui avait cru agir diplomatiquement en aidant et en appuyant la Turquie dans plusieurs de ses

revendications territoriales, jeta ses vues sur cette dernière alliée complaisante.

— Comme il fallait s'y attendre, la Turquie demeura sourde à ces demandes. Toutefois, il convient de ne pas se bercer d'un trop grand espoir. La chancellerie de Berlin a encore le moyen de mettre l'accord entre Sofia et Constantinople. Nous constatons déjà une atténuation de l'entente de la Sublime Porte. Elle dirige aujourd'hui ses soldats vers l'Orient et envoie la Perse. L'Allemagne ne semble pas trop s'opposer non plus aux visées ottomanes sur les nouvelles républiques nées du démembrement russe, la Crimée en tête.

— C'est avec de semblables illusions que l'Allemagne cherche à leurrer la Turquie et à lui arracher de prétendues concessions en faveur de la Bulgarie. — G.-G. Z.

— Alors, le tsar Ferdinand, qui avait cru agir diplomatiquement en aidant et en appuyant la Turquie dans plusieurs de ses

LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS proclame le droit de la nation tchéco-slovaque à l'indépendance

Il reconnaît le Conseil national comme l'organe suprême des intérêts de ce peuple opprimé.

A l'occasion de la remise des drapeaux par M. le président de la République à l'armée tchéco-slovaque, M. Stephen Pichon, ministre des Affaires étrangères, a adressé, au nom du gouvernement de la République, à M. Edouard Bénéš, secrétaire général du Conseil national tchèque, une lettre où il dit notamment :

« Au moment où le 21^e régiment de chasseurs, première unité de l'armée autonome tchéco-slovaque de France, se dispose, après avoir reçu son drapeau, à quitter ses cantonnements et à monter en secteur au milieu de ses frères d'armes français, le gouvernement de la République, témoin de vos efforts et de votre attachement à la cause des Alliés, considère comme équitable et nécessaire de proclamer les droits de votre nation à l'indépendance et de reconnaître publiquement et officiellement le Conseil national comme l'organe suprême de ses intérêts généraux et la première assise du futur gouvernement tchéco-slovaque.

« Pendant de longs siècles, la nation tchéco-slovaque a possédé le bienfait incomparable de l'indépendance ; elle en a été privée par la violence des Habsbourg alliés aux princes germaniques. Les droits historiques des nations sont imprescriptibles. C'est pour la défense de ces droits que la France a attaqué la lutte aujourd'hui avec ses alliés. La cause des Tchèques lui est particulièrement chère.

« La France ne saurait oublier la manifestation de Prague du 8 décembre 1870 ; elle ne saurait oublier davantage la résistance et le refus des soldats de se battre pour l'Autriche-Hongrie, héroïsme baigné dans le sang de milliers de patriotes.

« Elle a entendu les appels des députés tchèques, le 6 janvier, le 13 avril et le 16 mai derniers.

« Fidèle aux principes du respect des nationalités et de la libération des peuples opprimés, le gouvernement de la République considère comme justes et fondées les revendications de la nation tchéco-slovaque, et il s'appliquera, de toute sa sollicitude, le moment venu, à faire prévaloir vos aspirations à l'indépendance dans les limites historiques de vos provinces enfin soustraites au joug oppresseur de l'Autriche et de la Hongrie.

« Il m'est agréable, monsieur le secrétaire général, de vous faire ces déclarations ; vos sentiments, reflet de ceux de vos compatriotes, me sont un gage de l'avenir heureux de votre patrie.

« Au nom du gouvernement de la République, je fais les vœux les plus sincères et les plus chaleureux pour que l'Etat tchéco-slovaque devienne bientôt, par les communs efforts de tous les Alliés en union étroite avec la Pologne et l'Etat yougo-slave, une barrière infranchissable aux agressions germaniques et un facteur de paix dans une Europe reconstituée suivant les principes de la justice et du droit des nationalités.

« Stephen PICHON. »

La Grande-Bretagne s'associe à la France pour reconnaître l'indépendance tchèque

A l'occasion de la remise du drapeau de l'armée tchéco-slovaque, M. Balfour, secrétaire d'Etat pour les Affaires étrangères, du Royaume-Uni, a adressé à M. Stephen Pichon, ministre des Affaires étrangères, le télégramme suivant :

« Le gouvernement de Sa Majesté désire s'associer pleinement aux sentiments si admirablement exprimés dans le discours du président de la République.

« La remise du drapeau à la cérémonie d'aujourd'hui est beaucoup plus qu'un intéressant événement militaire, et elle ne concerne pas seulement les Tchèco-Slovaques ; elle a une signification politique dont la portée est bien plus étendue, car elle représente une étape dans la grande lutte pour la liberté et la sécurité des petites nations, et particulièrement de celles qui, dans toutes les parties de la monarchie austro-hongroise, vivent sous la tyrannie d'une minorité étrangère.

« Cette grande cause intéresse tous les Alliés, et nous nous réjouissons de penser qu'on trouve à leurs côtés non seulement des Tchèco-Slovaques, mais des Yougo-Slaves et des Polonais qui combattent bravement pour la cause de la liberté.

« Signé : BALFOUR. »

Les Tchéco-Slovaques maîtres de Vladivostok

LONDRES, 1^{er} juillet. — On mande de Vladivostok que les Tchèques sont maîtres de la ville et qu'ils éliminent les autorités et les assemblées installées par les bolcheviks.

NOUS CONSOLIDONS nos positions au sud de l'Oureq

Nos troupes font 200 prisonniers.

14 HEURES. — Entre Montdidier et Noyon, nous avons exécuté plusieurs coups de main et fait une vingtaine de prisonniers.

Au sud de l'Aisne, nos troupes ont enlevé un centre de résistance ennemi au nord de Culry. Vingt-six prisonniers sont restés entre nos mains.

Au sud de l'Oureq, nos troupes ont amélioré leurs positions entre Passy-en-Valois et Vinly et avancé leur ligne à l'est de la voie ferrée Chézy-Vinly.

Une contre-attaque des Allemands sur nos nouvelles positions au sud-est de Mosloy a donné lieu à un vif combat, à la suite duquel nos troupes ont intégralement maintenu leurs gains de la veille.

Au cours de ces actions, nous avons fait deux cents prisonniers environ.

Nuit calme partout ailleurs.

23 HEURES. — Aucun événement important à signaler sur l'ensemble du front. (Communiqués officiels français.)



M. BERGSON (Photo. Henri Manuel.)

alliées sur les buts de guerre dont elles poursuivaient la réalisation, M. Bergson me convoqua chez lui.

Il me reçut, et me parla avec plus de gravité qu'à l'ordinaire :

— Vous me demandez d'agir sur le public. Mais comment l'entendez-vous ? Est-ce par des livres ?

— Non, lui dis-je, le raisonnement n'en serait pas suffisant... Il faudrait agir par la voie des journaux à puissance tirage ou vous collaboreriez régulièrement, par des conférences monstres... et non pas seul, mais en vous entourant de vos meilleurs disciples.

— Et quelle sorte d'action préconisez-vous ?

— Celle qui donnerait à la guerre sa plus haute signification, quelque chose comme l'action du président Wilson, mais plus près des masses. En tant qu'homme d'Etat, sa fonction à lui est d'énoncer les réformes qu'il projette sous l'aspect de résultats bien délimités. Et, dans ces résultats, les masses ne voient que des lois, des ordres. Ce qui leur échappe, c'est justement ce qui pourrait les attirer : la part d'humanité, d'enthousiasme, d'amour que ces résultats impliquent. A vous de les leur faire sentir. Après le chef, il faut un psychologue pour s'adresser aux foules. A vous de reprendre les paroles officielles, de découvrir les besoins humains auxquels elles répondent, la grandeur et l'utilité des réformes qu'elles supposent... Au lieu d'ordonner, vous persuaderiez... Vous auriez en somme à préparer une opinion capable de comprendre pleinement M. Wilson, et à créer une volonté pour réaliser sa pensée.

M. Bergson réfléchit un instant, et répliqua de sa voix très douce :

— Tout le monde, ici, ne saisis pas encore dans toute sa portée la pensée de M. Wilson. J'ai vécu un certain temps autour de lui... Il est admirable... Et il est entouré d'hommes qui le comprennent et le soutiennent... J'ai été frappé de la hauteur morale de ce milieu dirigeant des Etats-Unis... Et ce qui est extraordinaire, c'est que les idées les plus hautes, qui peuvent nous paraître chimériques, sur leurs lèvres deviennent des réalités... A en entendre parler par eux, on est certain qu'elles sont de réalisation possible.

— Alors, vous agirez ?

— Peut-être, murmura-t-il... peut-être ; mais quand l'heure aura sonné... D'abord, pour moi, une action comme celle dont vous parlez ne s'improvise pas... J'ai besoin d'y réfléchir des mois... des années... Je ne puis pas, comme vous me le suggérez dans votre article, appliquer mes idées philosophiques au domaine social... Cette application ne serait qu'une déviation. Appliquer ne signifie rien... A une situation nouvelle conviennent seules des pensées entièrement nouvelles...

— Il se tut, réfléchit et reprit :

— Et puis, pour le moment, notre tâche, nous la connaissons. L'Allemagne s'est montrée criminelle, rétrograde.

« Il faut la vaincre.

« La France lutte avec un courage admirable... Elle doit pour cela être soutenue par un idéal profond... Est-ce le moment de lui dire : « Tu te bats pour une bonne cause, mais cette bonne cause a besoin d'être expliquée... » ? Ce serait lui inculquer le doute au moment où toute sa foi lui est indispensable.

Et, tristement, il ajouta :

— Souvent on veut faire un grand bien... On y travaille avec toute sa sincérité, mais il faut encore être compris... Il faut réus-

SITUATIONS Brochure envoyée franco
PIGIER, 53, rue de Rivoli, Paris



VUE GÉNÉRALE DU MONT VAL BELLA OÙ LES ITALIENS VIENNENT DE REMPORTER UN SUCCÈS

LES CONTES D'EXCELSIOR POUR LE PETIT...

PAR
EDOUARD SERPETTE

— Deux gars, ah ! pour sûr, braves et vaillants, qu'il avait à sa ferme des Houillettes, le vieux Paulin. Mais vous allez le voir, il vous dira sa misère dont y peut pas s'consoler, monsieur.

Nous marchions, par un de ces chemins charmants tout odorants de chèvre-feuille, vers cette ferme des Houillettes, que l'on m'avait signalée comme la mieux tenue du pays depuis la guerre, comme la plus enviable. Mon conducteur, que j'avais par hasard rencontré à la sortie de la gare, m'avait vite appris tous les environs ; il se rendait aux Houillettes ; j'avais décidé de commencer par là mon enquête.

Nous arrivions : une cour vaste, propre et en ordre, devant la maison basse flanquée des étables d'un côté et des granges de l'autre ; des arbres, de l'eau qu'on entendait tout proche, et, sur tout cela, une lumière chaude de vie, d'espérance, en dépit de toute la joie volée. De la porte centrale abritée sous une épaisse treille, Paulin sortit à notre rencontre. Mon guide me présenta ; j'expliquai moi-même ma visite.

— Ah ! monsieur, qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ? Les femmes, elles, se sont mises à l'ouvrage, et puis, moi et la mère, qui n'étions plus bons qu'à prendre un peu de repos, ben, on a recommencé. Quand on pense, tout de même ! Mes deux gars, Jacques et Pierre ! Tous les deux, y m'ont tués tous les deux !

— Contez-lui ça, pour la gazette, vieux Paulin, faut qu'on sache.

— Eh bien, si ça n'avait ennuié pas, monsieur, ça m'aurait plaisir, à moi ; y m'semble que d'parler d'eux, ça les rapproche un peu. Donc, il y a trois ans, quand y sont partis, nous nous sommes dit avec la mère et les filles — leurs femmes, quoi, puisqu'ils étaient deux jeunes ménages — qu'y n'fallait pas qu'ils s'aperçoivent de rien, ici, quand ils s'viendraient. Lors, on s'est mis à travailler double, et puis, quand ils sont venus en permission, ils ont tout trouvé de même ; les petits poussaient seulement, la fille de Jacques et le fils à Pierre. La deuxième année, les voisins avaient déjà plus les mêmes récoltes ; ici — dame, on peinait ! — c'était pareil aux autres années, voire un peu meilleur parce qu'on avait mieux profité du temps. Y nous jalouaient bien un peu alentour ; mais, vous savez, c'est toujours comme ça quand on fait mieux. On avait des lettres régulièrement des gars, de Champagne et de la Somme, où ils étaient. Pourtant, un soir, je m'appelle, j'ai dit comme ça, à la veillée : « Voilà bien du temps qu'on n'a rien de nouvelles de Jacques ! » Ah ! bon sort, c'était l'malheur, quoi ! Quelques jours après, au soir, les petits dormaient, on apporte un papier, un gendarme... Tout d'suite, on a compris, les femmes et moi. Mais c'était l'autre... Attendez, t'nez, j'ai la copie... L'aimait bien, c'pauv' Pierre, son capitaine... « Il est tombé dans un assaut, bravement, en entraînant ses camarades. » Alors quoi ? on n'avait plus. Et Jacques, lui, qui n'avait pas écrit d'puis plus d'un mois ! Ah ! on n'aurait pas, non, mais on n'aurait plus. La veuve, elle, consolait Jeannine. « Il faut travailler, va. Il n'y en a plus qu'un, le tien ; tu verras sa joie à sa prochaine permission ! » Le cœur, lui, n'y était pas. Misère, va ! Alors, j'ai d'mandé ; et quand j'ai d'mandé, tout d'suite on m'a dit : « Porté manquant, oui, il a été tué, on a retrouvé le corps. » Tous les deux, ils les avaient tués tous les deux ! Ça peut pas s'dire, c'que les femmes ont pleuré. Vous pensez, toute la terre sur quoi on besognait pour eux ! Plus personne d'un coup ! Cette fois, dam', c'était plus difficile de s'remettre à l'ouvrage ; j'ai l'cœur bien accroché, pour sûr, mais ça m'le fendait, c'était trop. Alors, la p'tite est tombée malade ; on a tous été fous. Elle aussi ? Elle aussi, elle allait partir ? Ah ! mais non ! On l'a soignée, et puis, j'sais pas, mais on a recommencé à s'occuper des choses, des affaires ; un jour, là, t'nez, sous la treille, comme je rentrais d'chercher un médicament à la fille, j'ai trouvé les deux p'tits, la fille de Jacques et le fils à Pierre ; et lui, il l'embrassait, et il lui disait : « J'veux pas qu' tu sois malade, moi ; c'est les foins, tu sais, bientôt ; alors, faut guérir ». J'ai compris. La p'tite, elle languissait, elle avait pas d'aut' maladie ; et lui, l'gamin, il vivait, n'est-ce pas ? Et la vie, ça, c'est plus fort que tout. Et puis, ils s'aimaient bien, ces deux gosses. L'endemain, j'vous promets, on est r'tourné aux champs, et y a plus eu d' maladie. Depuis, on travaille, on travaille dur, pour eux, pour lui, le petit, et aussi pour oublier...

Le nouveau commandant portugais sur notre front

LISBONNE, 1^{er} juillet. — Le général Garcia Rosado, un des officiers les plus illustres de l'armée portugaise, est nommé commandant en chef de l'armée portugaise.

MALACEINE
POUDRE DE RIZ

5 HEURES DU MATIN DERNIÈRE HEURE 5 HEURES DU MATIN

FRANÇAIS ET ANGLAIS ABATTENT 56 APPAREILS ENNEMIS

Ce magnifique tableau de chasse est complété par une série de bombardements efficaces.

(OFFICIEL). — Dans la journée du 30 juin, vingt et un avions allemands ont été abattus ou mis hors de combat. En outre, six ballons captifs ont été incendiés par nos équipages.

Dans la nuit suivante, nos bombardiers ont lancé douze tonnes de projectiles sur les terrains d'aviation de Picardie, la gare de Roye, les dépôts de munitions de Villers-Carbonnel, où une violente explosion s'est produite.

(OFFICIEL BRITANNIQUE). — Le 30 juin a été pour nous une journée des plus heureuses. Dans les combats aériens, 25 appareils ont été descendus et 10 autres contraints d'atterrir désemparés. En outre, 2 ballons d'observation allemands ont été détruits.

Nos aviateurs ont exécuté de jour et de nuit en arrière des lignes un grand nombre de reconnaissances. Beaucoup de photographies aériennes ont été prises.

Le nombre de batteries ennemies sur lesquelles notre artillerie a fait des tirs de destruction en liaison avec nos avions et nos ballons a été plus grand qu'en aucun jour de la dernière quinzaine.

Vingt-neuf tonnes et demie de bombes ont été jetées le jour et 17 tonnes la nuit suivante. Plus de sept de ces dernières ont efficacement atteint les embranchements des voies ferrées à Tournai.

Après toutes ces opérations, tous nos avions sont rentrés, sauf un appareil de chasse et un de bombardement de nuit.

Aérodromes ennemis bombardés par les Anglais

(OFFICIEL BRITANNIQUE). — Nos escadrilles de bombardement ont attaqué, à minuit, le 29 juin, les usines du chemin de fer de Thionville, les voies de garage de Metz-Sablons, les aérodromes ennemis de Frescaty et de Boulay, ainsi que d'autres objectifs militaires. La brume a empêché d'observer les résultats obtenus.

Nous avons lancé, le 30 juin, de nombreuses bombes sur l'aérodrome d'Haguenau, avec de bons résultats. Les casernes et la gare de Landau ont également été bombardées.

Notre formation a été violemment attaquée par des avions ennemis au-dessus de Landau ; trois appareils ennemis ont été abattus ; deux des nôtres manquent.

Sir Douglas Haig félicite les aviateurs britanniques

LONDRES, 1^{er} juillet. — Le télégramme suivant a été envoyé par le maréchal sir Douglas Haig au commandant en chef des forces aériennes britanniques en France :

« Je désire vous exprimer ma haute appréciation du travail brillant exécuté par les forces aériennes royales dans toutes les opérations récentes. En battant les forces aériennes de l'ennemi et exécutant ainsi un travail d'observation important, sans interruption, et en harcelant les mouvements ennemis par les bombardements et les feux de mitrailleuses, les forces aériennes ont apporté une aide importante aux autres armes. »

« Leurs succès constants ont grandement encouragé leurs camarades en campagne. Je ne puis pas exprimer en termes suffisamment chaleureux la vaillance et l'habileté de tous les rangs des forces aériennes royales. »

Une série d'explosions dans un polygone

GRENOBLE, 1^{er} juillet. — Une série d'explosions s'est produite dans la soirée d'avant-hier au dépôt de munitions du polygone de Grenoble.

Les explosions se sont succédé jusqu'à 23 h. 30, provoquant un incendie. Dès hier matin, cet incendie était éteint sur toute l'étendue occupée par les baraques, à l'exception d'un seul foyer qui subsistait dans un dépôt de bois.

La pompe automobile de la ville de Grenoble avait pu se mettre en batterie dès 8 h. 30, et des mesures avaient pu être prises immédiatement pour empêcher toute propagation du feu du côté de l'arsenal.

La cause de l'explosion est purement accidentelle, et toute idée de malveillance doit être écartée.

Il n'y a eu qu'une seule victime.

ALERTE HIER SOIR A PARIS

Hier soir, septième alerte depuis mercredi dernier.

Rien n'étant changé dans les conditions atmosphériques, les Parisiens pensaient bien que les Allemands ne renonceraient pas à leur habitude presque quotidienne. Aussi ne furent-ils pas étonnés quand, à minuit 34, ils entendirent le hublement des sirènes et les sifflets des agents.

A une heure, l'alerte a pris fin.

COMMUNIQUE OFFICIEL

1 heure 20. — Des avions ennemis ayant franchi nos lignes, hier soir, et se dirigeant vers l'agglomération parisienne, l'alerte a été donnée à minuit 34. Elle a cessé à minuit 59. Rien à signaler.

L'Indépendance Day

M. Henry Simon, ministre des Colonies, vient d'informer par câble les gouverneurs des colonies françaises du vote unanime du Parlement qui invite la France à célébrer la Fête nationale des Etats-Unis d'Amérique. Il les a priés de prendre, pour le 4 juillet prochain, les mêmes dispositions que pour la Fête nationale du 14 juillet, afin que nos colonies s'associent comme la mère patrie aux glorieux souvenirs qu'évoque l'Indépendance Day.

Une médaille commémorative sera remise au président Wilson.

Le Conseil municipal, sur la proposition de M. Chassaing-Goyon, a décidé, hier, qu'une médaille commémorative de la cérémonie d'inauguration de l'Avenue du Président-Wilson sera frappée, et qu'un exemplaire en or sera remis par le bureau au président de la République des Etats-Unis.

Les socialistes autrichiens expliquent leur modération

ZURICH, 1^{er} juillet. — La direction du parti socialiste autrichien vient de tenir une nouvelle réunion en vue d'examiner la situation parlementaire et politique. Les assistants ont d'abord discuté le rapport relatif à l'attitude du parti et des syndicats au cours des grèves des dernières semaines.

Plusieurs orateurs ont élevé de vives critiques. Ils ont affirmé qu'à tout point de vue il aurait beaucoup mieux valu appuyer énergiquement le mouvement populaire que d'exercer, comme on le fit, une action modératrice sur les masses en colère.

La réponse donnée au représentant de cette tendance extrémiste vaut d'être retenue. Elle prouve, en effet, que l'ouragan qui gronde en Autriche n'est pas près de s'apaiser.

Le conseil des ouvriers, a-t-il été répondu, a obéi à des considérations de stratégie et de tactique politiques. Le malaise créé par la faim ne peut qu'aller en s'aggravant. Il va atteindre bientôt un degré d'intensité inouï. C'est à ce moment que nous devons être à même de parer aux événements. Il faut qu'aujourd'hui nous puissions jeter dans la bataille nos forces intactes. Si nous avions déclenché la grève générale sans la certitude absolue de remporter une victoire, nous aurions risqué de perdre, à la suite de la réaction gouvernementale, les meilleurs de nos militants. Ne perdons pas de vue ce fait capital, à savoir que le calme n'est revenu ni dans les âmes ni dans les estomacs !

Une expulsion par la force à la Chambre des Communes

LONDRES, 1^{er} juillet. — Au cours de la discussion du projet de loi sur l'éducation, à la Chambre des Communes, M. Pemberton Billing a voulu soulever une question sur l'internement de tous les sujets ennemis.

Le président a ordonné à M. Pemberton Billing de quitter la salle des séances pour avoir provoqué du désordre.

M. Pemberton Billing a refusé d'obtempérer à cet ordre. Une motion d'expulsion pour le restant de la session a alors été votée.

Les huissiers se sont saisis de M. Pemberton Billing qui, après une lutte, a été transporté de force dans les couloirs.

Un pugilat entre plaideurs

M. Georges Labruyère avait assigné en diffamation son beau-frère, M. Paul Sylvain. A la sortie du Palais, les adversaires s'empresèrent de vider leur querelle, se portèrent des coups et roulèrent à terre.

LES ALLIÉS EN RUSSIE INTERVIENDRAIENT À LA DEMANDE DU SOVIET

C'est ce qu'a déclaré hier à la Chambre des Communes lord Robert Cecil.

LONDRES, 1^{er} juillet. — A la Chambre des communes, M. King demande au ministre des Affaires étrangères s'il a connaissance que, lorsque le gouvernement des Soviets de Russie a reconnu l'indépendance de la Finlande, cette indépendance a été accordée au gouvernement des Soviets finlandais ayant des sympathies antiallemandes, et que Pecheneg, sur la côte mourmane, a été cédé par la Russie afin de donner à une puissance amie antiallemande un débouché vers la mer ; que, lorsque le gouvernement des Soviets a été détruit par des bourgeois finlandais, aidés par les soldats allemands, le gouvernement russe des Soviets a refusé de ratifier l'indépendance finlandaise et a protesté près du gouvernement allemand contre l'emploi de la côte mourmane par les sous-marins allemands aidés par les Finlandais.

La Grande-Bretagne ou les Alliés vont-ils offrir ou ont-ils offert au gouvernement russe des Soviets leur assistance navale et militaire pour conserver les ports mourmanes à la Russie contre la Finlande et l'influence allemande ?

Lord Robert Cecil répond : « Les faits sont substantiellement ceux exposés dans la première partie de la question. Si le gouvernement des Soviets demande l'assistance militaire ou navale pour la défense du territoire russe contre l'Allemagne, cette demande sera prise en considération sympathique, mais je ne peux pas faire une autre déclaration dans le moment actuel. »

La terreur règne

STOCKHOLM, 1^{er} juillet. — Selon des nouvelles de source privée parvenues de Helsingfors, le gouvernement bolchevik n'est plus, pour se maintenir au pouvoir, que dans l'efficacité des procédés terroristes. C'est pourquoi on vient de déclarer à l'Institut Smolny que des représailles affreuses sont à prévoir et que des centaines d'adversaires seront immolés pour tout bolchevik tué. C'est notamment à Petrograd et à Moscou que les gardes rouges, inspirés et soutenus par les suggestions du gouvernement, commettent chaque jour des excès systématiques qui n'ont d'autre effet que d'ajouter à l'indignation de la population.

Représailles contre-révolutionnaires

STOCKHOLM, 1^{er} juillet. — On mande de Petrograd au Politburo : « D'après une déclaration faite au cours d'une des dernières réunions du Soviet de Petrograd, la police a la preuve que l'assassinat de Volodarsky, le membre du Soviet tué en pleine rue par un ouvrier, a été ordonné par les social-révolutionnaires de droite. Ceux-ci auraient décidé récemment d'user des méthodes terroristes pour combattre les bolcheviks. »

Un diplomate s'est perdu en Russie

Un symptôme du désordre effroyable qui règne dans tout ce qui fut l'Empire russe, de Vladivostok à Petrograd : un diplomate suédois, M. Wallenberg, ministre de Suède à Tokio, qui revenait à Stockholm par la Sibirie, a disparu depuis le milieu du mois. M. Wallenberg a été égaré, et il est impossible de retrouver ses traces.

Nous espérons que M. Wallenberg pourra être rendu à son pays et à sa famille. Mais on juge, par un fait pareil, de l'insécurité des nouvelles qui peuvent arriver de Russie.

L'état de guerre à Arkhangel

Moscou, 25 juin. — (Retardée en transmission). — L'état de guerre a été proclamé dans la province d'Arkhangel.

Le bureau de presse officiel annonce qu'un sous-marin allemand battant pavillon finlandais croise sur le lac Ladoga. On monte actuellement les pièces de deux autres sous-marins.

Il faut déclarer le sucre et la saccharine

A dater du 1^{er} juillet, devient applicable un relèvement des taxes sur les sucres et sur la saccharine.

Tous les commerçants ou dépositaires (chocolatiers, confiseurs, liquoristes, épiciers, droguistes, pharmaciens, etc.) doivent — avant le 4 juillet — faire la déclaration, au bureau de la Régie, des produits libérés d'impôt qu'ils possèdent au 1^{er} juillet.

Front italien

(1^{er} juillet). — Communiqué britannique d'Italie. — La situation reste calme. Au cours de la semaine passée, nous avons exécuté deux coups de main heureux, faisant quelques prisonniers et infligeant de fortes pertes à l'ennemi. Notre artillerie a déployé de l'activité, et nos feux, contre-battant ceux de l'ennemi, continuent à causer une grande destruction dans les batteries et les dépôts de l'ennemi.

D'une façon générale, le temps a été défavorable à l'aviation. Depuis le dernier communiqué, six avions ennemis ont été détruits et un contraindre d'atterrir désemparé. Un de nos appareils n'est pas rentré.

Front américain

(1^{er} juillet). — 21 HEURES. — La journée a été calme dans les secteurs occupés par nos troupes. Hier, dans la région de Toul, un de nos aviateurs a abattu un appareil ennemi.

Front de Macédoine

(1^{er} juillet). — Activité d'artillerie moyenne dans les différents secteurs. Rencontres de patrouilles sur la Struma et dans le secteur de Pogradec.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

DÉCLAMATION LYRIQUE

PALMARÈS DES FEMMES

Prix d'excellence : Mlle Vuilbert.
1^{er} prix : Mlle Armandie.
2^{es} prix (unanimité) : Mlles Sibille, Ferrari, Carle (rappel), Eline-Roncey, Viodé, Gien.
1^{ers} accessits : Mlles Réville, Estève, Prince, Languein ; 2^{es} accessits : Mlles Bayle, Lebasque, Martinenq, Soubiran.

PALMARÈS DES HOMMES

Prix d'excellence : MM. Mahieux et Winkopp.
1^{er} prix : M. Nonguet.
2^{es} prix : MM. Cadayé (unanimité) et Hérent.

Tels sont les résultats complets de ce verdict extraordinaire que le public accueillit par des protestations non déguisées. J'avoue qu'en temps normal j'aurais partagé entièrement cette façon de voir du public. Mais, après des nuits aussi « gothiques » que celles que nous passons en ce moment, quoi d'étonnant à ce que le jury, privé de sommeil, ne soit plus très lucide et commette des bévues semblables à celle dont il s'est rendu coupable vis-à-vis de Mlle Carle, qui, comme vous, comme chant, comme jeu, comme attitudes, comme articulation, passa le plus beau concours de la journée, et vis-à-vis de Mlle Sibille, une superbe Marguerite d'organe et de tempérament dramatiques, qui eût été aussi grandement digne d'un premier prix ?

Mlle Gien fut une très belle héroïne de Gluck, comme Mlle Viodé se montra une émouvante Aïda.

Je comprends qu'on ait tenu compte à Mlle Vuilbert de ses magnifiques concours de l'an dernier, où elle eût autrement mérité que cette fois la récompense suprême. Mais qui m'expliquera les motifs du prix de Mlle Armandie, à laquelle un second prix eût largement suffi, j'imagine ?

Par contre, on aurait pu se montrer un peu moins parcimonieux envers Mlle Réville, exquise Rosine que doit guetter l'Opéra-Comique.

Je félicite tout de même le premier accessit Mlle Languein, Chimène d'avenir, avant d'applaudir aux deux prix d'excellence de MM. Mahieux et Winkopp, qui se montrèrent comédiens lyriques remarquables, le premier dans *Don Quichotte*, le second dans *Le Chien du jardinier*. Quant à M. Nonguet, je l'ai mieux aimé dans sa sobre réplique d'Aïda que dans sa scène de concours. N'empêche qu'il a mérité son 1^{er} prix et qu'il prouva, ainsi que le firent, du reste, bien d'autres élèves, à quel point lui furent précieuses pour ses attitudes, non seulement les leçons de ses professeurs de déclamation lyrique, mais aussi celles de l'excellent maître mime, M. Wague.

Fernand LE BORNE.

Le président Wilson citoyen de Florence

FLORENCE, 1^{er} juillet. — Le conseil communal a nommé à l'unanimité le président Wilson citoyen honoraire de Florence.

Le parchemin au lis rouge sera signé par le maire et les échevins, puis remis à M. Wilson.

NOUVELLES BRÈVES

— Le capitaine Bouchardon a procédé, hier, au cinquante et unième interrogatoire de M. Joseph Caillaux.

— Le lieutenant Jousset, dans l'affaire Humbert, a entendu, hier matin, M. Henri Michaud, collaborateur du *Journal*, et interrogé, hier après-midi, le sénateur de la Meuse.

— Sur mandat du capitaine Mangin-Bocquet, M. Priollet a arrêté, hier, en son domicile, 36, rue des Martyrs, M. Joseph Kokes, artiste équilibriste d'origine autrichienne, inculpé d'infraction à la loi de 1886 pour s'être introduit sous un faux nom dans le camp retranché de Paris.

— Est nommé commandeur de la Légion d'honneur, au titre civil, M. Lallemand, conseiller d'Etat, chef du cabinet civil du ministre de la Guerre (pour organisation de services importants intéressant la défense nationale).

— La chancellerie et tous les services de l'ambassade d'Espagne sont transférés du boulevard de Courcelles au 46 de l'avenue Kléber (tél. Passy 13-16 et 13-17).

— Le ministre du Travail a été consulté sur le point de savoir si les assurances contractées contre les bombardements par avion ou par canon restent valables malgré le classement de la Seine dans la zone des armées. La réponse n'est pas douteuse : ce classement n'a aucun effet sur les polices souscrites contre les bombardements.

— En raison de la fête du 4 juillet, le concours d'admission aux Ecoles professionnelles de la Ville de Paris est reporté au lendemain 5 juillet.

— Le Conseil municipal a décidé de doter les gardiens de la paix de la « Bourguignotte », déjà accordée à la garde républicaine.

— Dans l'après-midi d'hier, deux chaudières servant à la cuisson de l'huile de lin ont successivement explosé dans une usine de la rue du Pillier, à Aubervilliers. Un incendie a suivi. Plusieurs ouvriers et sapeurs-pompiers ont été blessés.

— Le navire *Finistère*, parti le 9 juin, est signalé perdu corps et biens.

— On annonce qu'un grand incendie a éclaté vendredi à Kartal, près de Constantinople. Trois cents maisons, trente-cinq boutiques, une église et trois écoles ont été détruites.

— On apprend de Milan la constitution d'un comité qui se propose de recueillir en deux jours deux millions pour être distribués aux unités qui se sont le plus distinguées sur la Piave.

— Hier a commencé, en Angleterre, la « Semaine nationale des Bébés ». huit jours durant, des conférences feront, dans tout le Royaume-Uni, une propagande intense touchant les soins à donner aux tout petits et de leur sort à la pisciculture les conseils les plus éclairés.

LAIT
CONCENTRÉ

SUCRÉ
et
SANS SUCRE

NESTLÉ

LA
MARQUE
PRÉFÉRÉE

En Vente partout

